

CHAPITRE 1

Éva s'impatientait. Elle fulminait, car elle avait rendez-vous avec l'employé d'état civil et n'arrivait pas à mettre la main sur le justificatif de domicile nécessaire au renouvellement de son passeport. L'agent territorial ne l'attendrait pas, Éva le savait et elle tenait à ce que ses papiers d'identité soient à jour avant son prochain voyage en Italie aux prémices de l'été.

Paul, son mari, absent depuis quelques jours, en déplacement professionnel en Belgique, ne répondait pas à ses appels. À quoi pouvait bien servir un téléphone portable si jamais personne ne répondait ? Les documents administratifs étaient rangés dans des classeurs sur les étagères dans le bureau de son mari. Le seul qui l'intéressait était la dernière facture du distributeur d'énergie libellée au nom de Monsieur et Madame. Il faut croire que le classement n'avait pas été fait depuis plus de trois mois. Éva souleva, déplaça, replaça les piles de courriers, revues, documents en tout genre qui recouvraient les étagères et le bureau directorial de Paul, avec des gestes rapides et agacés.

Découragée, Éva faillit jeter l'éponge quand elle avisa la bibliothèque qui lui faisait face et qui, du haut de ses deux mètres, semblait l'inviter à fureter. La maison, que le couple avait achetée vingt ans plus tôt, perchée sur la Butte-aux-Cailles dans le treizième arrondissement de Paris, disposait de hauts plafonds et de grandes fenêtres qui conféraient à la pièce espace et lumière qui entraient à profusion.

Elle saisit les deux battants de la lourde porte du bahut et resta sans voix devant le capharnaüm. La bibliothèque offrait un spectacle digne de la caverne d'Ali Baba, l'or et les bijoux en moins. Mais son contenu valait son pesant d'or. Le bric-à-brac qui aurait pu alimenter

à lui seul tous les vide-greniers de France & de Navarre était tel qu'Éva ne savait par où commencer. Entre les livres déposés sur les étagères, rien de plus normal, toutes sortes de boîtes d'élastiques, de trombones, de vis, de piles, de clés, d'outils, d'échantillons de savon, de produits de toilette, de café, de verrines, de vieilles disquettes et partout des piles de papiers entassés au-dessus des livres, si bien que lorsque Éva voulut en retirer quelques-uns, tout un patatras tomba sur le parquet.

— C'est bien ma veine ! lâcha-t-elle excédée.

Elle s'accroupit et commença à rassembler les feuilles éparpillées tout autour de la table de travail. L'envie lui prit un instant d'y mettre le feu, mais elle s'y résigna, peut-être n'était-elle pas tout à fait hors d'elle. Au plus fort de sa colère, cependant, elle aperçut le logo du fournisseur d'énergie, là, à portée de main.

— Te voilà enfin ! jubila-t-elle, tout en vérifiant la date portée sur la facture. Tu m'as donné du fil à retordre, mais je te pardonne, j'ai tant besoin de toi.

Éva porta le document contre son cœur et le remercia. À ce moment, son regard tomba sur une enveloppe parmi d'autres, qui arborait la flamme caractéristique des notaires représentant un caducée sur lequel figurait une tête couronnée. Elle s'en saisit, intriguée. Il s'agissait d'un office notarial situé dans le triangle d'or parisien.

— Rien que ça, constata Éva en se demandant ce que cela pouvait être.

Sans comprendre pourquoi tant de fébrilité, elle ouvrit l'enveloppe grand format déjà décachetée et extirpa un document qui ressemblait à s'y méprendre à un acte notarié. Elle lut à haute voix, lentement, en détachant chaque syllabe. Sa respiration était saccadée. Elle découvrit le nom d'un vendeur et peu après le nom d'un acquéreur qui lui était parfaitement familier.

Paul avait acquis un bien immobilier situé dans le huitième arrondissement de Paris, une demeure de style haussmannien, typique du quartier, réaménagée en logements locatifs de luxe. Il avait acheté l'un d'eux, un F3, en plein cœur du triangle d'or, sans rien dire, sans rien LUI dire. Éva répétait comme un mantra qu'elle rêvait, qu'elle

allait se réveiller et que tout ceci révélerait une histoire à dormir debout, un mauvais rêve. Paul, son Paul, ne pouvait pas avoir fait ça, l'écarter de ses affaires, comme si elle ne comptait pas, comme si elle n'existait pas. Elle avait la rage au ventre et des larmes au bord des yeux. Des années de vie commune lui apparaissaient comme de la poudre aux yeux. Tout s'écroulait autour d'elle. La confiance en cet homme était absolue, jusqu'à ces derniers instants.

Amère, Éva poursuivit sa lecture. Le prix de vente dans ce quartier réputé était outrancier. Une somme d'argent comme elle n'en avait jamais eu. Elle était tétanisée et fixait les chiffres indécentes couchés sur l'acte avec des yeux exorbités. L'apport qu'il avait réglé à la date du compromis de vente était loin d'être négligeable.

— Où trouve-t-il tout cet argent ? maugréa-t-elle, alors qu'il lui surinait constamment aux oreilles qu'il n'avait jamais un sou d'avance.

Son regard se porta alors sur la signature à la fin de l'acte notarié. C'était bien elle, celle de Paul Mac Gregor, directeur commercial émérite d'une grosse société informatique, tout droit sorti de son Écosse natale. Son union avec Paul, sous le régime de la séparation de biens. Pour cause, vu qu'il se la jouait solo. D'ailleurs, l'insistance de Paul pour qu'elle signe un contrat de mariage l'avait surprise à l'époque de leurs fiançailles. Elle possédait un unique bien, une voiture qu'elle consentait à mettre dans le panier, une belle Mini toute rouge sans pour autant être une voiture de luxe, mais elle était amoureuse et ne voyait que le meilleur. Paul, de son côté, se constituait déjà un patrimoine en aparté.

Éva oublia l'employé de l'état civil qui devait de toute façon l'avoir lui aussi déjà oubliée. Elle mit de côté l'acte méprisable à ses yeux, releva les manches, se prépara un café corsé et se mit à la tâche. Elle voulait comprendre pourquoi l'homme avec lequel elle partageait sa vie, pour le meilleur et pour le pire, l'avait dupée sur toute la ligne. Paul répétait souvent qu'il manquait d'argent et qu'il aurait apprécié qu'elle participe davantage au pot commun. Ce qu'elle faisait. Ce qu'elle gagnait, elle le donnait, ni plus ni moins. De son côté, Paul investissait ailleurs. Pour Éva, il y avait mensonge par

omission volontaire et tromperie. Elle se portait partie civile dans une affaire de malversation nuptiale.

Assise en tailleur au milieu d'une montagne de documents, Éva débuta l'inventaire des classeurs, pochettes, trieurs. Elle vérifia les comptes de son compagnon d'infortune qui étaient florissants. Les actes qu'elle découvrait avec horreur faisaient état de diverses propriétés en France, en Allemagne, un projet à Londres, sans compter la maison familiale à Édimbourg et pourquoi pas dans les Highlands !

Une montagne d'émotions surgit. Des souvenirs lointains, d'une jeunesse insouciante. Les vacances en Écosse et la rencontre d'un gentleman-farmer alors qu'elle débarquait tout juste à Édimbourg, l'été de ses dix-huit ans. L'Écosse en dégradé de mauve et vert sous un ciel tour à tour azuré ou chargé de lourds nuages qui déversaient une pluie froide. L'amour naissant dans le petit port de pêche d'Ulla Pool à l'ouest des Highlands et une union consentie quelques mois plus tard lorsque Christina s'annonça.

Éva n'arrivait pas à prendre la mesure de la démesure. Elle restait sans voix, immobile, sous le choc. Pire qu'une infidélité à ses yeux, les mensonges en cascade de son mari lui donnèrent la nausée. Elle eut un violent haut-le-cœur.

Par quel mystère, Éva, belle femme aux yeux bleus en amande, élégante, mince, arborant un port de reine, dotée d'une bonne dose d'humour, bienveillante, avait-elle pu être naïve à ce point et n'avoir jamais rien remarqué de biscornu chez son mari ? Autant aller se promener sur les Champs-Élysées avec une pancarte sur laquelle on aurait écrit « Je suis naïve », qu'elle n'en aurait jamais rien su. Tout reposait sur une confiance absolue, naturelle, sans arrière-pensée. Aujourd'hui, elle le regrettait amèrement.

Était-ce dû à la blondeur de ses cheveux qui tombaient en cascade sur ses épaules ? Lui manquait-il une case, celle qui permettrait de débusquer les importuns ? Pendant toutes ces années, à aucun moment elle n'avait eu le moindre doute sur la loyauté de Paul, elle n'y pensait même pas, bien trop occupée à gérer sa petite famille. Simplement, elle voyait les choses avec sa propre vérité. Elle voyait

un couple heureux, mais pour finir, tout juste un leurre, du vent.

Ce constat, à onze heures et quinze minutes, allait très vite semer les graines d'une remise en cause. Éva ne le savait pas encore, trop engluée dans son désarroi ; elle n'en avait pas encore saisi toute la quintessence. Bientôt, elle serait à la croisée des chemins et devrait choisir entre accepter et capituler ou être en tant qu'Éva Mercier.